

## Préface

par Florence Richter

« Je continue à croire à la beauté,  
dont on nous dit qu'elle est un concept daté. »

Benjamin Olivennes,  
*L'Autre art contemporain*  
(éd. Grasset, 2021)

**L**es huit artistes belges en question, ont-ils préféré le chant  
au cri ?

En plein xx<sup>e</sup> siècle turbulent et qui se complait dans la provocation, au cœur des années 1950-1960, le poète et essayiste Roger Bodart (1910-1973) s'interroge : alors, plutôt le chant que le cri ? Et on ne peut pas s'empêcher de songer qu'à nouveau, comme dans sa poésie et ses essais, Bodart est visionnaire. Il cherche un art qui relie les hommes à toutes les formes de vie, qui réconcilie l'homme et la nature – on en a bien besoin en ces années 2022 et suivantes – et non un art qui déconstruit, voire qui démolit tout sur son passage.

Certes, des génies ont illustré l'art abstrait (au sens large) durant des décennies et sur toute la planète, mais ne voit-on pas aujourd'hui un retour de la forme vivante, incarnée, voire chaleureuse, et même des arts plastiques remplis de représentations animales et végétales : bref, un art qui a de la chair ?

Dans son essai *L'Autre art contemporain, vrais artistes et fausses valeurs* (éd. Grasset, 2021), Benjamin Olivennes parle dans certains cas, d'escroquerie de l'art contemporain : « Le génie nouveau ne ressemble jamais à l'idée que nous nous faisons du génie. (...) Szafran, Sécheret, les peintres qui vont faire l'objet de ce chapitre sont profondément *classiques*. Autrement dit, ils n'épatent pas le bourgeois, ils ne stupéfient pas, ils ne choquent pas. Leur œuvre demande, pour être appréciée, une fréquentation longue, de la patience, la rumination, la méditation. Le xx<sup>e</sup> siècle a mis en place une esthétique dont l'un des premiers critères est le *choc*. Avec le Dionysos de Nietzsche, avec Picasso, avec Pollock, avec les Stones et le rock en général, avec Scorsese puis Tarantino, aujourd'hui avec le rap, nous avons appris à trouver supérieure à toute production artistique celle qui nous saisit, nous choque, nous fait l'effet d'une grande *claque dans la gueule* ; celle qui mobilise la violence et la passion, le sexe et le sang. C'est précisément pour cette raison que notre époque a du mal à aimer Poussin, et lui préfère le spectaculaire Caravage. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Voir aussi : Pierre Daix, *Pour une histoire culturelle de l'art moderne. Le xx<sup>e</sup> siècle* (éd. Odile Jacob, 2000), où l'auteur distingue le génie de l'art moderne (jusqu'en 1970) et l'art contemporain qu'il qualifie de « nouvelle forme d'académisme ».

Pour Roger Bodart, l'art c'est incontestablement la chair, dans le sens : Terre, ma chair profonde... Homme, femme, animal, végétal, tu es un vivant, et pas un amas tordu de formes aux couleurs vives ou pâles...

Dans une des monographies, je vous laisse découvrir laquelle, Bodart écrit : « Un jour viendra sans doute où la critique remettra toute chose en place et où l'on comprendra que seule compte, pour établir la modernité d'une œuvre, un certain tremblement ou une certaine assurance du coup de pinceau, un certain miel noir des dissonances ou un certain suc blond des consonances, plutôt qu'une volonté délibérée de tout refaire à zéro. »

### **La collection d'une centaine de monographies sur l'art belge**

Entre 1948 et 1963, Roger Bodart a participé à une belle entreprise titanesque, initiative du Ministère de l'Instruction publique (ancêtre des deux ministères de la Culture et de l'Enseignement, des trois communautés linguistiques en Belgique), entreprise à laquelle se sont aussi attelés des critiques d'art et des plasticiens de l'époque, mais également des écrivains tels Louis Scutenaire, Roger Avermaete, Franz Hellens, Albert Dasnoy, Robert Guiette, Paul Fierens, Hubert Lampo, Robert Vivier, etc.

Il s'agissait de présenter les principaux artistes, surtout peintres et sculpteurs, de l'art belge de toutes les époques, dans de petits albums reliés à belles jaquettes, comptant une

vingtaine de pages, avec une préface de cinq à six pages par un auteur connu, et des reproductions (en couleurs ou en noir-blanc) des œuvres des artistes, ainsi qu'une brève biographie.

Il y a eu semble-t-il une centaine de monographies, presque toutes parues aux Editions De Sikkel (Anvers), et plus tard aux Editions Elsevier et aux Editions Meddens (Bruxelles). Le projet a connu un fort succès auprès du public, et un retentissement dans la presse jusque dans le *Times-Literary Supplement* où on peut lire en 1959 à propos de la collection : « Although written by different critics, the monographs fall easily into a unity, from which may be learned not only the tradition of Belgian art but also its connexion with the modern movement of art in Paris. »

### **Roger Bodart au cœur de la promotion des écrivains et des artistes belges**

Non content d'être à l'origine (et d'avoir obtenu) la création au sein de son ministère, des bourses aux écrivains, et d'être un des pionniers de la prise de conscience de la francophonie avec la co-crédation du prix littéraire belgo-canadien, mais aussi d'avoir présenté un nombre immense d'auteurs belges dans ses articles, émissions radio et conférences, en Belgique et à l'étranger, Roger Bodart a également participé, on le voit, à la promotion des artistes belges parmi ses contemporains.

Le couple de Roger et Marie-Thérèse Bodart a d'ailleurs lié des amitiés avec certains d'entre eux : par exemple du Groupe Nervia avec Frans Depooter et sa femme Andrée Bosquet, Léon Devos (qui a réalisé un grand portrait d'une des filles Bodart), Léon Navez ; ou encore Idel Ianchelevici (qui a réalisé un superbe buste et un grand dessin, portraits de Roger Bodart), Albert Crommelynck (qui a aussi réalisé un dessin de R. B.), Jacques Maes, et Edmond Dubrunfaut, pour ne citer que ceux-là.

### **Huit artistes, d'Antoine Wiertz à Edmond Dubrunfaut**

Si on les classe par dates de naissances, Roger Bodart a présenté dans la collection, huit artistes belges, qui couvrent la période des deux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de Wiertz (né en 1806) à Dubrunfaut (né en 1920 et décédé en 2007).

Mais ce sont plutôt les artistes choisis par Bodart qui intriguent : sept hommes et une femme, des plasticiens au « chant puissant » comme j'ai envie de les nommer, ou pour deux d'entre eux (Wiertz et Suzanne Vandamme) au « chant farfelu » (ne pas oublier que Bodart au quotidien, pratiquait autant l'introspection profonde et nourricière, que l'humour salvateur et léger).

Détail : l'analyse des dessins de Ianchelevici, paru aux Editions Georges Houyoux, ne fait pas partie de la série des monographies sur l'art belge.

On présente ici les huit textes de Bodart, dans leur ordre de parution, entre 1948 et 1963.

## Georges Grard, et les déesses-mères

Une très brève bio subjective ? Georges Grard (1901-1984) est né à Tournai et mort à Saint-Idesbald. A Paris, il découvre Maillol et Renoir. En Belgique, il se liera d'amitié avec Serge Creuz, Edgar Tytgat, et Paul Delvaux. Il est membre de l'Académie thérésienne. Tout le monde connaît sa statue de *Femme assise*, à côté du bâtiment de la Banque nationale à Bruxelles, ou la superbe et plantureuse femme nue allongée, sculpture intitulée *La Mer*, près du casino d'Ostende.

\*

Une anecdote pour débiter ? Petite fille de 9 ans, je jouais un jour dans l'appartement de ma grand-mère Marie-Thérèse Bodart à Auderghem, Boulevard du Souverain (où elle vivait seule après le décès de son mari Roger Bodart), et je jouais avec un peu trop d'enthousiasme dans ce lieu pas très vaste mais rempli d'œuvres d'art : je m'amusais à imiter les mousquetaires, tournant follement sur moi-même, en brandissant un parapluie fermé en guise d'épée... Je sautais partout, et ma mère (l'écrivain Anne Richter) comme ma grand-mère, me disaient de me calmer, que j'allais casser quelque chose... Ce qui devait arriver arriva... d'un coup de parapluie, j'ai brisé un buste en plâtre de nu (représentant Marie-Thérèse Bodart elle-même) sculpté par Georges Grard... Ce dernier fut un ami du couple Bodart. Mes mère et grand-mère furent désolées de ce fracas... et avec mon caractère tempétueux, je

fus quant à moi furieuse d'avoir commis une telle bêtise... tout en me disant, en mon for intérieur, que – tout de même – pourquoi cette sculpture de femme nue s'était-elle trouvée sur mon passage lors d'un jeu aussi important que celui des mousquetaires ! Il n'est pas sûr que j'étais fâchée sur moi-même, plutôt sur... la statue (les objets sont animés, et ils ont une âme, c'est bien connu...).

Revenons à Grard et ses déesses-mères. Bodart parle d'un art du dépouillement mêlé d'une forte sensualité, du goût de l'artiste pour la mer et pour la vie simple : dans le plus beau sens du mot, sa création est « peuple et terrien, il n'y a rien chez lui de cérébral ». Les nus sont amples et surtout d'un « grand calme ». Bodart écrit encore : « Grard fait du corps une masse repliée sur elle-même. (...) Grard est recueilliement, comme d'une fleur qui après avoir déployé ses pétales, s'en est dépouillée et s'est nouée en fruit, substance lourde, ronde, définition de la densité. (...) Grard est plus charnel que sensuel. Qui dit sensualité dit fièvre ou délire. (...) Chez Grard, le réel est là, sans plus. (...) Parfois il semble qu'en modelant un ventre, une croupe, des seins, Grard a pensé non à une femme mais à une louve, ou à ces dunes, dans les creux desquels il a placé sa maison. (...) Ce qui domine dans son œuvre, c'est l'équilibre, (...) la chair satisfaite d'elle-même. »

### **Antoine Wiertz : le carnaval du romantisme**

Une très brève bio subjective ? L'artiste est né à Dinant en 1806 et mort à Bruxelles en 1865. Il a voyagé en Europe

et a obtenu le grand prix de Rome. Le Musée Wiertz de la rue Vautier à Bruxelles, aux plafonds gigantesquement hauts, pour accueillir des toiles qui ne le sont pas moins, est l'ancien atelier du peintre. Que dire de plus pour Wiertz ?

\*

Je ne vais pas recommencer le coup de l'anecdote, quoique... il me faut quand même raconter que tous les musées bruxellois me sont des secondes maisons, tant mes parents (Anne et Hugo Richter) m'ont mené très petite enfant, souvent balader dans la Forêt de Soignes, mais aussi dans les musées et expositions bruxellois (ou à Anvers, Liège, etc). Le Musée Wiertz est lié pour toujours dans mon esprit aux... iguanodons de Bernissart du Musée d'Histoire naturelle à Bruxelles (deux musées situés l'un à côté de l'autre), car je réclamaï souvent cette double visite à mes parents : n'avais-je pas raison ? Il y a une parenté dans la monstruosité et le gigantisme, entre les célèbres squelettes des iguanodons et les tableaux terrifiants de Wiertz, par exemple sa *Dulle Griet*, le *Faim, folie et crime* (qui représente une femme très pauvre qui vient d'assassiner son enfant), ou *Homme mort prématurément du choléra* aussi titré *L'inhumation précipitée* (on voit un homme vivant, qui sort un bras du cercueil ouvert où on l'a déposé). Petite enfant, Wiertz & les iguanodons, c'était mon *Jurassic Park* à moi avant le film ! Les deux univers mélangés, fascinaient la petite fille que j'étais, et à la fois me faisaient rire par leur excès rocambolesque. La planète Terre, comme

les humains, produisent des choses bien bizarres, n'est-ce pas ? Dernier détail : si aujourd'hui on promeut largement le musée Wiertz, rue Vautier, et son voisin le Musée d'Histoire naturelle, ce n'était pas du tout le cas dans mon enfance : je disposais très souvent des deux musées plus ou moins vides quand je les visitais avec mes parents, ce qui ajoutait encore à l'atmosphère de cette expérience inoubliable.

Cette fois, l'anecdote ci-dessus n'est pas anodine, car on dirait bien que Bodart évoque Antoine Wiertz sur le même ton que mon sentiment d'enfant. Wiertz a toujours défendu les petites gens, tout en développant dans son art une « obsession de la grandeur », c'est un hyper-romantique, contemporain de Victor Hugo, qui « veut dépasser Rubens et Raphaël, mais tombe dans la démesure et le ridicule tant pour le traitement des sujets que pour la taille des tableaux (5 mètres sur 8 mètres) », écrit Roger Bodart, et il ajoute « Alourdi d'idées généreuses, il a mêlé réalisme bourgeois et extravagance romantique ».

### **Léon Devos : préférer le chant au cri**

Une très brève bio subjective ? Devos est né en 1897 à Petit-Enghien et mort à Précis-sous-Thil en 1974. Il a été agent d'assurance. Il est co-fondateur de l'important Groupe Nervia, en Wallonie, qu'on présente souvent comme le correspondant du Groupe de Laethem-Saint-Martin en Flandre, plus célèbre celui-là car axé sur l'expressionnisme. Mais on ferait bien de redécouvrir le « mysticisme charnel » tout-à-fait étonnant des

artistes du Groupe Nervia, sottement présentés et depuis trop longtemps, comme des post-classiques ou des post-impresionnistes. Et chez Nervia, il n'y a pas qu'Anto Carte...

\*

« Notre pays est plein de préjugés, » débute Bodart, « On y dit par exemple que la Flandre est terre des peintres, la Wallonie terre de musiciens et d'écrivains », et il ajoute : « La Belgique se met à exister, en tant que nœud, non d'un dialogue mais d'un trialogue ».

Et sur Devos, « ce qui caractérise de prime abord un Devos, c'est avant tout cette situation au carrefour des sensibilités flamande et wallonne. »

A propos du Groupe Nervia, Bodart affirme qu'il est né notamment « d'un même dégoût du snobisme d'avant-garde » de l'époque... « Dès le début Devos s'impose par la succulence de sa couleur (...) cette palette qui chante (...) peut irriter une sensibilité ultra-moderne pour laquelle l'art n'est plus transposition mais déformation : il est vrai que Devos a préféré l'harmonie à la dissonance, le chant au cri. »

### **Suzanne Van Damme : le sexe dans la glace ?**

Une très brève bio subjective ? Suzanne Van Damme naît à Gand en 1901 et décèdera en 1986 à Ixelles. Elle a travaillé dans différentes villes européennes avant de revenir à Bruxelles. Elle s'inscrit dans le (large, tellement large...) cou-

rant surréaliste, et c'est d'abord une disciple de James Ensor. Elle a été l'amie (et/ou la bonne amie paraît-il) de Breton, Eluard, Cocteau, Marcel Lecomte, Paul Colinet, Louis Scutenaire, Henri Michaux, Franz Hellens.

\*

Bodart évoque d'emblée chez l'artiste une « libido sciendi » : Van Damme, « c'est de la lumière qui vibre de plaisir ». Mais une cassure prend place en 1941 dans son univers pictural rassurant, et surgit alors « un monde singulièrement acide, d'une perversité demi-avouée (...) Que signifie cette figure droite comme un fil à plomb, et nue ? » Roger Bodart parle encore « d'univers glacé », aux antipodes cette fois « des peintres sensuels, charnus. » Je l'avais dit en début de préface : les artistes présentés par Bodart sont des charnels, à l'exception de Wiertz qui a « développé » le corps à outrance, et de Van Damme qui l'a aseptisé, rendu comme « glacé ». Bodart conclut : « Le fantastique est un gros animal à digérer (...) Suzanne Van Damme a-t-elle surmonté le vertige ? »

### **Jacques Maes, l'animiste**

Une très brève bio subjective ? Né à Ixelles en 1905, et mort à Benicarlo en 1968, Jacques Maes découvrira le bonheur lors d'un voyage au Pérou où il a vécu dans la forêt parmi les Indiens.

\*

Roger Bodart affirme que son œuvre mêle intimisme et expressionnisme. Parlant de l'Europe et du Pérou, Jacques Maes disait : « Chez nous, tout est aimable. Le paysage est comme une laitue qu'on offre sur un plat. Mais ici, le tremblement de terre a tout secoué hier, va tout secouer demain. Ici chaque être est pris dans les griffes du Grand Tout. »

Maes est à la limite du figuratif et du non figuratif, on a parlé d'animisme chez lui, car « il fait apparaître sur la toile des objets-âmes qui évoluent sur cette scène selon les lois rigoureuses du théâtre (que le théâtre n'a nullement inventées puisque ces lois sont celles qui régissent notre vie). » Et Bodart ajoute : « Cet homme ne fait qu'un avec l'océan. On sent qu'il a vécu non seulement dans les ports mais aussi à bord des bateaux, qu'il a passé des semaines au milieu d'un grand cercle d'eau. Ses toiles sentent le cambouis, le goudron et le sel. On y entend le cri rauque des bouées, le claquement du vent, la rumeur de la vague qui retombe. »

### **Idel Ianchelevici, l'Africain**

Une très brève bio subjective ? Ianchelevici (1909, Leova, Empire russe, actuelle Roumanie – 1994, Maisons-Laffitte, France) arrive en Belgique en 1928. Pendant la guerre, il se lie d'amitié avec la mère (au tempérament de feu, paraît-il) de celui qui deviendra le célèbre volcanologue Haroun Tazieff.

L'artiste Idel Ianchelevici réalisera des sculptures pour des villes dans le monde entier, mais dès 1945 il crée la statue *L'appel* à La Louvière, où s'ouvrira en 1987 le musée à son nom, le MILL (Musée Ianchelevici La Louvière). Bien que né dans une famille bourgeoise, il manifeste une sympathie pour les idées communistes. En 1960, Roger Bodart organise la première exposition en solo de « Ian » (comme le nomment ses amis) en Belgique francophone : l'artiste est alors encore en partie controversé, notamment pour ses dessins réalisés lors d'un voyage en Afrique, présentés dans le livre dont Bodart a rédigé l'introduction.

\*

Bodart écrit que ces dessins « font penser aux lignes de la main. » Ils en ont « l'allure décisive » qu'on retrouve dans « la courbe irrésistible de certains destins », il s'agit d'un « tracé royal (...) qui fait penser aux méandres d'un fleuve, aux lignes de la Terre ». En effet, il n'y a jamais nulle trace d'hésitation ou de rature dans les créations de Ianchelevici, qui dessinait d'un trait et sans préparation, à main levée. « Cette allure fatale est celle des êtres royaux. (...) Le procès de l'art figuratif tient dans cette distinction : racines courtes de la main et de l'œil qui ne se nourrissent que de l'apparence des choses, et racines longues qui plongent dans l'âme des choses. (...) La fidélité totale à ce qu'on voit est mensonge. La fidélité totale à l'abstraction est aussi mensonge. » Alors ? Ianchelevici, c'est « l'empire du juste mi-